



Patrick Chamoiseau en 2016 (Photo : Hannah Assouline/Opale/Leemage)

Patrick Chamoiseau : «le virus a tout bouleversé, mais nos imaginaires sont restés pour ainsi dire sidérés »

[Muriel Steinmetz](#)

Entretien. Confiné à Paris, loin de la Martinique, l'écrivain nous fait part de ses réflexions sur « l'embâcle et la débâcle » consécutives à la pandémie et au saccage de l'intérêt général. Souhaitant un « après » véritable, craignant le « non-événement », Patrick Chamoiseau en appelle à une mise « en relation de nos individuations questionnantes, solitaires et solidaires » pour vaincre le néolibéralisme, « véritable virus contre lequel nous n'avons pas encore trouvé de traitement ».

Né en 1953 à Fort-de-France, en Martinique, Patrick Chamoiseau est l'auteur de nombreux romans et essais, maintes fois primés, dont *Texaco*, pour lequel il a obtenu le prix Goncourt, en 1992. Il est par ailleurs le nouveau titulaire de la chaire d'écrivain en résidence de Sciences-Po.

Comment vivez-vous cette situation inédite ?

Patrick Chamoiseau. Je suis assez contemplatif et immobile, avec tant de lectures, de besoins et d'écritures en retard que cela ne me pose pas de problème particulier. En revanche, je rumine tous les jours sur l'emprise mondiale du néolibéralisme, et comment cette emprise fait montre partout des mêmes imprévoyances, d'une même aptitude à saccager l'intérêt général, le bien commun, ou simplement l'humaine condition. Donc, je ne me demande pas quand ce confinement s'arrêtera, mais plutôt où se trouve la sortie véritable de ce cauchemar planétaire ? On sera forcés de s'accommoder d'une manière ou d'une autre au virus. Mais, pour la survie de cette planète et celle de notre espèce, on est sommés de trouver au plus vite comment se débarrasser du capitalisme et de sa fermentation néolibérale...

Souffrez-vous de l'isolement ?

Patrick Chamoiseau. Rien de changé fondamentalement. Les situations d'écriture sont des situations de confinement en soi, mais ce « confinement » est volontaire et créatif : ce n'est pas un isolement, c'est une solitude. Je vis pleinement ce paradoxe qui ramène tout confinement à une possibilité de construire sa solitude. La solitude est une lente élaboration de soi, laquelle autorise une relation sensible à l'ailleurs et au mouvement du monde. La haute solitude, c'est à la fois une étendue et une profondeur.

Comment analysez-vous la situation à l'échelle collective ?

Patrick Chamoiseau. De fait, comme l'a bien souligné le philosophe Abdennour Bidar, ce « confinement sanitaire » a éjecté la plupart d'entre nous d'un vaste confinement invisible : celui d'une domination de nos imaginaires par le dogme néolibéral. Nous n'avons pas été éjectés du contact avec les autres ou de la vie, mais des mécaniques du boulot-dodo-boulot, des compulsions consuméristes, de la course aux loisirs névrotiques, au *driving* du Caddie, aux grenouillages corporatistes... Une existence sans idéal, sans engagement, sans rien qui dépasse ses propres étroitesse. Cette passion sans ailes a fini par creuser un immense vide à l'intérieur de chacun d'entre nous. Dès lors, de par le monde, en plus d'une immersion dans des réduits de pauvreté et de misère matérielles, des millions de couples se découvrent invivables et morts depuis longtemps. Des familles se révèlent à elles-mêmes incapables de faire famille avec des enfants qui leur apparaissent, au mieux comme des étrangers, au pire comme des monstres. Et quand ces enfants sont des anges, des millions de personnes ne savent plus comment faire-parents, vivre-avec, rire-avec, œuvré-avec tout simplement, sans permissivité démissionnaire ou fuite dans la consommation compulsive de loisirs... Tout cela ne serait pas perçu dans le « confinement à l'air libre » du néolibéralisme. Dans l'actuel « confinement sanitaire », qui est de fait un « déconfinement-politique-et-humain », et malgré la pédagogie des psychologues et psychiatres de médias, notre vacuité nous devient perceptible de manière plus ou moins douloureuse, plus ou moins obscure. Ce qui peut laisser craindre le pire...

Quel serait le pire ?

Patrick Chamoiseau. Peut-être le non-événement. Ce déconfinement-politique-et-humain est paradoxalement pour nous angoissant. Il risque de susciter un immense retour-sauve-qui-peut-général vers la cage anesthésiante du système dominant, comme dans un moment libérateur. Là encore, le néolibéralisme risque de se retrouver triomphant en distribuant une myriade d'aides sociales pour dégripper son économie et l'aider à sortir (non pas d'une crise interne) mais de sa mise volontaire sous coma artificiel. Pourtant, nos réclusions perçoivent bien comment le bien commun, les services publics, l'État protecteur, le souci du plus faible, ont été sacrifiés sur l'autel de l'optimisation des profits. On compte les morts et on se voit mourir. Sur le porche des hôpitaux, on trie entre la souffrance-qui-peut et la souffrance-qui-risk-de-ne-pas-pouvoir. On guette des descentes de graphiques. On euthanasie les grandes personnes dans des mouiroirs scellés... Des pulsions superficielles nous viennent, on écrit, on proclame, on fait journal, on se persuade qu'une aurore est à nos portes, que les assassins d'aube seront cette fois-ci laminés et vaincus... Hélas, les assassins d'aube risquent de ne pas avoir à sortir leurs coutelas : le virus a tout bouleversé, mais nos imaginaires sont restés pour ainsi dire sidérés : sans « révolution », ni « ré-évolution », juste en attente du top départ pour le déconfinement.

Comment espérer un avenir rénové ?

Patrick Chamoiseau. C'est cela qui me préoccupe vraiment. Je pense aux étranges vers d'Aimé Césaire : « *Les rêves échoués desséchés font au ras de la gueule des rivières/de formidables tas d'ossements muets/ les espoirs trop rapides rampent scrupuleusement/en serpents apprivoisés...* », etc. Ces rêves échoués, ces utopies desséchées, ces espoirs trop rapides et finalement apprivoisés dont parle Césaire au moment de sa douloureuse vieillesse sont pour moi toutes ces idées humanistes et justes, tous ces diagnostics portés sur le capitalisme, toutes ces alternatives possibles au néolibéralisme, toutes les listes minutieuses des voies du changement, de notre rapport au vivant, des recettes pour sauver la planète, redéfinir nos humanismes, respecter le vivant, se changer soi-même avant de pouvoir changer le monde, etc. Tout cela, nos intellects scintillants l'ont déjà formulé. J'ai moi-même écrit de nombreux manifestes. Tout cela nous a été ressorti en masse par les médias durant ce confinement-déconfinement. On est heureux de les entendre, et on s'enivre d'avance d'une fin du néolibéralisme et d'une remise en question radicale du capitalisme... Seulement, ce que l'histoire nous a montré, c'est que ces fulgurances prophétiques si justes et si précieuses se sont seulement accumulées au long des fleuves, rivières et ruisseaux de nos imaginaires. Elles ont fini par constituer des embâcles que nos imaginaires se sont toujours évertués à contourner. Je l'ai vu en 2009 en Martinique, on l'a vu ici avec les Nuits debout ou les gilets jaunes... Notre problème n'est donc pas d'alimenter l'embâcle, comme on le ferait d'un « culte désaffecté », mais de trouver comment l'habiter dans une débâcle qui nous aiderait à concrétiser un « après » véritable. Comment concrétiser ce que nous avons déjà pensé ? Comment en faire un actif partagé ? C'est le plus difficile à régler, cela ne peut plus être différé, et c'est cela qui à présent nous engorge.

Que faire ?

Patrick Chamoiseau. Vivre la question, peut-être. C'est en l'habitant obstinément qu'on peut envisager de défaire l'embâcle, d'organiser la débâcle génésique de toutes nos pensées et utopies triomphales. Conserver leur principe actif en nous sans la dose de triomphe illusoire. Rappelons-nous ces vers de Césaire : « *J'habite l'embâcle, j'habite la débâcle, j'habite le pan d'un grand désastre !* » Ne pas s'enfermer dans une pensée de système ou système à penser des réponses, mais s'installer dans une lucidité qui fait blessure-rapprochée-du-soleil, à la manière de René Char. Une lucidité questionnante dont l'inconfort stimule nos imaginations, et rend désirables de vraies accroches aux utopies, aux possibles, aux ferveurs restés noués dessous nos énergies. Habiter cet impossible sans grand récit, vivre la question comme un indépassable qu'il faut à tout prix dépasser, l'éprouver ainsi, au difficile, sans enthousiasme théâtral, dans un devenir-moléculaire, juvénile, placide et obstiné comme l'aurait aimé Deleuze ; ne pas craindre, cette désespérance peut servir d'écrin à l'espoir-sans-contraire : ce « décidé-malgré-tout » capable de nous mettre en mouvement contre la gloire du désastre. C'est la tâche d'une haute politique. Sans pathos, réquisitoire ou accusation, avec juste un essaim des possibles et d'images vibrantes. Quand je dis « politique », l'image qui me trotte dans la tête n'est pas celle d'un art du « vivre-ensemble », mais bien du « vivre-en-relation de nos individualités questionnantes, solitaires et solidaires ». La relation comme l'entendait Glissant est une solidarité interactive. Elle demande que chacune de ses composantes accède à un accomplissement optimal... sinon pas de relation !

Comment envisager des individualités solidaires sans individualisme ?

Patrick Chamoiseau. En soignant l'individuation. L'individualisme est une perversion exacerbée par le néolibéralisme. L'individuation, c'est le soin porté à chacun par lui-même et par les autres. C'est donc la possibilité pour chacun de vivre en responsable les questions de

prime abord indépassables, et avec elles de s'accomplir en tant que personne. L'individu néolibéral est isolé, même évidé, il n'a plus de questions sinon celle de sa précarité grandissante. La personne en relation est solitaire et solidaire, et donc pleine de questions à vivre, pleine du souci de soi dans le souci de l'intérêt général. Elle clarifie en elle ce qu'elle veut, ce qu'elle ne veut plus, ce qui l'empêche de s'en débarrasser. Elle fixe sans cligner des yeux ses propres impossibles. Elle identifie jour après jour ce qui est essentiel et ce qu'elle devrait être capable d'abandonner. Quand elle ne sait pas répondre, elle regarde la question, elle en fait une vision. Elle est politique au sens noble, ce sens inconnu du néolibéralisme ! ... Il nous faudra aussi faire vision du fait que cette personne devra se surmonter elle-même dans quatre « devenirs » déterminants, au sens où l'entendait Deleuze : « devenir-nature », du fait de la crise bioécologique ; « devenir-urbain », écosystème aujourd'hui incontournable ; « devenir-numérique » avec le risque redoutable du fascisme digital et de l'intelligence artificielle ; et « devenir-cosmique », où s'activent les forces qui vont conditionner à terme notre survie planétaire. Le « devenir » n'est pas une réponse ni un chemin, c'est un mouvement de soi qui s'accomplit dans un mouvement d'ensemble. Ce qui aura réussi notre mise en mouvement personnel sera la clé offerte à la mise en mouvement de tous. Et je suis persuadé que le moindre mouvement de chacun pourra offrir suffisamment de résonances pour induire la mise-en-mouvement de tous.

Quelles leçons y aura-t-il à tirer du désastre ?

Patrick Chamoiseau. Juste de se rappeler que les systèmes sont plus fragiles que les poétiques, que les civilisations le sont encore plus, mais que le néolibéralisme, lui, n'est pas un système, ni une civilisation, mais un « blob » de voracités proliférantes, animées par l'idée du profit maximal, aveugle et écocide ! C'est pourquoi il est protéiforme, capable de muter de manière transversale dans presque toutes les situations. C'est lui le véritable virus contre lequel nous n'avons pas encore trouvé de traitement, ni dégagé de vaccin, et face auquel notre imaginaire ne dispose pas, hélas, du bouclier d'anticorps utiles à sa disparition.

Savez-vous comment cela se passe à la Martinique ?

Patrick Chamoiseau. Je suis de loin ce qui se passe dans la Caraïbe et à la Martinique car j'étais à Paris lorsque le confinement a été décidé. C'est du souci. Les incuries du néolibéralisme sont démultipliées par un cadre colonial archaïque que nous n'avons pas encore réussi à dépasser. Notre lutte contre le « cadre archaïque » nous fait oublier que l'ennemi de tout « devenir » est le néolibéralisme. Qu'il faut penser non plus en termes d'indépendance, ni de République-une-et-indivisible, mais de « République unie », là où des peuples responsables gèrent en égale dignité leurs interdépendances.

Entretien réalisé par Muriel Steinmetz